

1 FRANC

14 OCTOBRE 1921 - N° 23

ABONNEMENTS

Etranger 1 an : 55 fr. 6 mois : 35 fr.

France... 1 an : 45 fr. 6 mois : 25 fr.

Cinéa

Hebdomadaire illustré

Louis DELLUC, Directeur

10, Rue de l'Elysée, Paris - Tél. : Elysée 58-84

✧ Londres : 2, King's place, Baker Street ✧

Les Grands Films
Américains

The BIG
american productions



MARY PICKFORD

PHOTO UNITED ARTISTS

La délicieuse interprète de tant de comédies d'écran est arrivée à Paris avec son mari, Douglas Fairbanks, et s'apprête à tourner en France un nouveau grand film. En attendant, nous allons applaudir l'incomparable Mary dans *Pollyanna*, sa plus récente et sa plus émouvante création.



LES GRANDS FILMS AMÉRICAINS





MAE MURRAY dans *Liliane*

Une moue délicieuse, les yeux spirituels, une sorte de grâce ironique et le corps le plus librement photogénique présenté par l'écran, c'est Mae Murray, la charmante girl devenue star, particulièrement brillante dans *Liliane* où une mise en scène exquise souligne de son éclat et de son imprévu les séductions de la jolie interprète.

Le Succès
par la Sélection
des Films
Plus LES PUISSANTS
SOMPTUEUX
RÉCENTS

L'HOMME INCONNU
Drame d'angoisse

LA CHANTERELLE
Drame d'amour et d'aventures

LE COLONEL DU KENTUCKY
Comédie dramatique
avec

BESSIE BARRISCALE

LES COMPAGNONS DE LA MER
Grandes aventures maritimes

Le Gosse

(THE KID)

de **CHARLES CHAPLIN**

Pour la Vente à l'Étranger
de la Production **TRIOMPHE**

et la Location :

-- **FILM TRIOMPHE** --

33, rue de Surène, Paris (8^e)

— Télégramme : Forcomser —

Télép. Elysée : 27-30 et 29-50



CF 40 PER 283



PROGRAMMES DES CINÉMAS DE PARIS

du Vendredi 14 au Jeudi 20 Octobre

2^e ARRONDISSEMENT

Salle Marivaux, 15, boulevard des Italiens. — *Louvre 06-99*. — *L'éternel féminin*. — *Pour l'humanité*.

Parisiana, 27, boulevard Poissonnière. — *Chez les Cannibales*, 9^e étape. — *Onésime mousquetaire*. — *La fiancée du Cow-Boy*. — *Le méchant homme*. — *Dudule apprenti guerrier*. — En supplément de 19 h. 30 à 20 h. 30 : *Le loup dans la bergerie*.

Omnia-Pathé, 5, boulevard Montmartre. — *Les trois mousquetaires*, premier épisode. — *Le scandale de Fatty et de Picratt*. — Supplément facultatif : *Le sept de trèfle*, 5^e épisode.

Electric-Palace, 5, boulevard des Italiens. — *L'idole brisée*. — *La Russie rouge*. — *Miss Fatty au bain*. — Supplément facultatif : *Nick Winter et ses aventures*, 9^e épisode.

A partir du 4 Novembre, le film de Charles CHAPLIN, "LE GOSSE" (The Kid) passera en exclusivité dans les établissements suivants :

Ciné Max Linder, 24, Boulevard Poissonnière.

Tivoli-Palace, 17, Faubourg du Temple.

Palais-Rochecouart, 56, Boulevard Rochecouart.

Demours-Palace, 7, rue Demours.

Montrouge-Palace, 73, Avenue d'Orléans.

Voltaire-Palace, Rue de la Roquette.

Grenelle-Aubert-Palace, 122, Rue du Théâtre.

3^e ARRONDISSEMENT

Pathé-Temple. — *L'Affaire du train 24*, 8^e épisode. — *Charlot a débauché Fatty*. — *Ulline roman*. — *Les trois mousquetaires*, premier épisode.

Palais des Fêtes. — 8, rue aux Ours. — Salle du rez-de-chaussée. — *Saturnin bon allumeur*. — *La Russie rouge*. — *A quatorze millions de lieues de la terre*. — *Les trois mousquetaires*, premier épisode.

Salle du 1^{er} étage. — *Billy victime du mariage*. — *L'homme à la levre tordue*. — *Le journalisme mène à tout*. — *L'Orpheline*, premier épisode.

4^e ARRONDISSEMENT

Saint-Paul, 73, rue Saint-Antoine. — *Le sept de trèfle*, 5^e épisode. — *Peppina*. — *La Russie rouge*. — *A 14 millions de lieues de la Terre*.

5^e ARRONDISSEMENT

Mésange, 3, rue d'Arras. — *Lui... sur des roulettes*. — *L'Affaire du train 24*, 7^e épisode. — *Les trois mousquetaires*, prologue. — *La Terre*.

Chez Nous. — 76, rue Mouffetard. — *L'envol*. — *5.000 dollars*. — *Le renard et le corbeau*. — *Oh! la paix*. — *Le masque rouge*, 5^e épisode.

Saint-Marcel, boulevard Saint-Marcel. — *La Terre*. — *Les trois mousquetaires*, prologue. — *La Russie rouge*. — *L'Orpheline*, premier épisode.

6^e ARRONDISSEMENT

Cinéma Récamier, 3, rue Récamier. — *L'Affaire du train 24*, 7^e épisode. — *La danse de la mort*. — *La Terre*. — *Les trois mousquetaires*, prologue.

7^e ARRONDISSEMENT

Cinéma Bosquet, 83, avenue Bosquet. — *Chez les Anthropophages*, 8^e étape. — *La momie*. — *Les déboires du vicomte*. — *Le sept de trèfle*, 4^e épisode. — *Bill Bockey veut gagner cent sous*. — *La belle inconnue*.

8^e ARRONDISSEMENT

Théâtre du Colisée, 38, avenue des Champs-Élysées. — *Elysées 29-46*. — *L'éternel féminin*. — *Pour l'humanité*. — En soirée seulement : *La Russie rouge*.

9^e ARRONDISSEMENT

Cinéma-Rochecouart, 66, rue de Rochecouart. Trudaine 67-89. — *Sport nautique*. — *Le mari à la campagne*. — *Billy dans le pétrin*. — *L'Orpheline*, premier épisode.

Delta-Palace-Cinéma, 17, boulevard Rochecouart. Trudaine 67-89. — *Miss Fatty au bain*. — *Zigolito et les apaches*. — *Parmi les Peaux-Rouges*. — *Le sept de trèfle*, 5^e épisode. — *Une loi humaine*.

10^e ARRONDISSEMENT

Tivoli, 19, faubourg du Temple. — *Le scandale de Fatty*. — *Peppina*. — *La Russie rouge*. — *Les trois mousquetaires*, premier épisode.

11^e ARRONDISSEMENT

Voltaire-Aubert-Palace, 95, rue de la Roquette. — *Sibémol l'audacieux*. — *Peppina*. — *Nick Winter et ses aventures*, 9^e épisode. — *Les trois mousquetaires*, premier épisode.

12^e ARRONDISSEMENT

Lyon-Palace, rue de Lyon. — *La Russie rouge*. — *L'Orpheline*, premier épisode. — *La danse de la mort*. — *Les trois mousquetaires*, premier épisode.

13^e ARRONDISSEMENT

Gobelins, 66, bis Avenue des Gobelins. — *Lui... sur des roulettes*. — *L'Affaire du train 24*, 7^e épisode. — *Les trois mousquetaires*, prologue. — *La Terre*.

14^e ARRONDISSEMENT

Gaité, rue de la Gaité. — *Lui... sur des roulettes*. — *L'Affaire du train 24*, 7^e épisode. — *Les trois mousquetaires*, prologue. — *La Terre*.

The Kinematograph WEEKLY

est la meilleure publication anglaise, en vertu de la sûreté de ses informations et de l'impartialité de ses comptes-rendus. Il est aussi le meilleur agent de publicité pour tout ce qui concerne l'industrie

cinématographique en Angleterre

Splendide-Cinéma, 3, rue Larochelle. — *La grande montagne*. — *Mascotte court le Derby*. — *Le journalisme mène à tout*. — *Zigolo douanier*.

Régina-Aubert-Palace, 155, rue de Rennes. — *Nick Winter et ses aventures*, 9^e épisode. — *La nouvelle adepte*. — *Les trois mousquetaires*, prologue. — *La Terre*.

Grenelle Aubert-Palace, 141, avenue Emile Zola (36 et 42 rue du Commerce). — *Peppina*. — *Les trois mousquetaires*, prologue. — *La Terre*.



ALLA NAZIMOVA
dans *La Danse de la Mort*

15^e ARRONDISSEMENT

Grenelle, 122, rue du Théâtre. — *Lui... sur des roulettes*. — *L'Affaire du train 24*, 7^e épisode. — *Les trois mousquetaires*, prologue. — *La Terre*.

Grand Cinéma Lecourbe, 115-119, rue Lecourbe. Saxe 56-45. — *La Russie rouge*. — *La Terre*. — *Les trois mousquetaires*, prologue. — *L'Orpheline*, premier épisode.

16^e ARRONDISSEMENT

Maillot-Palace-Cinéma, 74, avenue de la Grande-Armée. — Programme du vendredi 14 au lundi 17 octobre. — *Chez les anthropophages*, 9^e étape. — *Les trois mousquetaires*, premier épisode. — *A 14 millions de lieues de la terre*. — Programme du mardi 18 au jeudi 20 octobre. — *Le sept de trèfle*, 5^e épisode. — *Dégradation*. — *La voix qui tue*.

Mozart-Palace, 49, 51, rue d'Auteuil, 16^e. — Programme du vendredi 14 au lundi 17 octobre. — *L'automne au Jutland*. — *Le 7 de trèfle*, 5^e épisode. — *Dégradation*. — *La voix qui tue*. — Programme du mardi 18 au jeudi 20 octobre. — *Chez les anthropophages*, 9^e étape. — *Les trois mousquetaires*, premier épisode. — *Fatty au bain*. — *A 14 millions de lieues de la terre*.

Théâtre des Etats-Unis, 56 bis, avenue Malakoff. — *La Main invisible*, 6^e épisode. — *A travers les rapides*. — *Le roman d'un spahi*. — *L'adorable folie*.

17^e ARRONDISSEMENT

Cinéma Demours, 7, rue Demours, Wagram 77-66. — *Chasse aux ours blancs dans l'Océan Glacial*. — *Le sept de trèfle*, 6^e épisode. — *La maison vide*. — *Liliane*.

Ternes-Cinéma, avenue des Ternes, 5, Wagram 02-10. — *La belle inconnue*. — *L'Orpheline*, premier épisode. — *Le scandale de Fatty et Picratt*.

Cinéma Legendre, 128, rue Legendre. Central 14-44. — *Fabrication de la faïence*. — *Les lions déchaînés*. — *Le sept de trèfle*, 5^e épisode. — *Le méchant homme*.

Villiers-Cinéma, 21, rue Legendre. — *Onésime gladiateur*. — *Le domestique fantôme*. — *Un pari original*. — *La fiancée de minuit*. — *Deux mois dans l'ombre*.

Lutetia-Wagram, avenue Wagram. — Reims. — *Secrétaire particulière*. — *La Russie rouge*. — *Les trois mousquetaires*, premier épisode.

Royal-Wagram, avenue Wagram. — *Pour l'humanité*. — *L'Orpheline*, premier épisode.

18^e ARRONDISSEMENT

Barbès Palace, 34, boulevard Barbès-Nord 35-68. — *Pour l'humanité*. — *Les trois mousquetaires*, prologue. — *L'Orpheline*, premier épisode.

Le Select, 8, avenue de Clichy. — *Pour l'humanité*. — *L'Orpheline*, premier épisode. — *La Russie rouge*.



CHARLES CHAPLIN
et son ami Georges Carpentier sortent de l'Hôtel Claridge, attendus par la foule parisienne.

(Lauréat de notre concours de photographies)

Théâtre Montmartre, cinéma music-hall, place Dancourt et rue d'Orsel, 43, Nord 49-24. — *L'Orpheline*, premier épisode. — *La fête espagnole*. — *Fatty portier*. — *Le collier de l'impératrice*, 6^e épisode.

Marcadet-Cinéma-Palace, 110, rue Marcadet. Angle rue du Mont-Cenis. Marcadet 22-81. — *L'Orpheline*. — *Les trois mousquetaires*, premier épisode. — *Une bataille diabolique*.

Palais-Rochecouart, 56, boulevard Rochecouart. — *Nick Winter et ses aventures*, 9^e épisode. — *L'homme inconnu*. — *Les trois mousquetaires*, premier épisode. — *La Russie rouge*.

Gaumont-Palace, 1, rue Caulaincourt. — *Le Messenger de la victoire*. — *L'Orpheline*, premier épisode.

19^e ARRONDISSEMENT
Secrétan, 7, Avenue Secrétan. — *Charlot a débauché Fatty*. — *L'Affaire du train 24*, 8^e épisode, fin. — *Les trois mousquetaires*, premier épisode. — *Fridolin a bon cœur*.

Féerique-Cinéma, 146, rue de Belleville. — *Le signe de Zorro*. — *L'Orpheline*, premier épisode. — *Les Trois Mousquetaires*, premier épisode.

Belleville-Palace, 130, boulevard de Belleville. — *Dudule apprenti guerrier*. — *Les trois mousquetaires*, premier épisode. — *La Russie rouge*. — *L'Orpheline*, premier épisode.

Le Capitole, place de la Chapelle. — *La Russie rouge*. — *L'Orpheline*, premier épisode. — *Pour l'humanité*. — *Les trois mousquetaires*, premier épisode.

20^e ARRONDISSEMENT

Paradis-Aubert-Palace, 42, rue de Belleville. — *Nick Winter et ses aventures*, 9^e épisode. — *Le journalisme mène à tout*. — *Les trois mousquetaires*, prologue. — *Le signe de Zorro*.

BANLIEUE

Clichy. — *Les trois mousquetaires*, premier épisode. — *L'Affaire du train 24*, 8^e épisode, fin. — *Un reportage sensationnel*.

Olympia Cinéma de Clichy. — *La Russie rouge*. — *Après la débacle*. — *L'Orpheline*, premier épisode.

Levallois. — *La chanson éternelle*. — *L'Affaire du train 24*, 6^e épisode. — *Cours de vingt ans*. — *Beaucitron divorce*.

Vanves. — *Lui... sur des roulettes*. — *L'Affaire du train 24*, 7^e épisode. — *Les trois mousquetaires*, prologue. — *La Terre*.

Bagnolet. — *Bécasson capitaine au long cours*. — *L'Affaire du train 24*, 8^e épisode, fin. — *Charlot a débauché Fatty*. — *Le crampon*. — *Les trois mousquetaires*, premier épisode.

Montrouge. — *Les sports nautiques*. — *Le sept de trèfle*, 5^e épisode. — *L'idole brisée*. — *La Russie rouge*. — *Le signe de Zorro*.



ALLA NAZIMOVA
dans *La Danse de la Mort*



EL DORADO

Mélodrame par MARCEL L'HERBIER

Film Gaumont



Série Pax

Ce qu'en a dit le "Mercure de France"

Len est qui auront la lâcheté de ne pas dire leur complet enthousiasme ou d'avouer leur émotion. Ils s'épuiseront à découvrir des critiques. *El Dorado* est un très beau film et l'œuvre la plus complète de Marcel L'HERBIER. Il s'impose comme l'aboutissement logique et puissant de ses efforts. Après *Le Carnaval des Vérités*, *L'Homme du Large* nous apporta un large espoir de beauté, la confiance en une "forme" qui, sachant se débarrasser de certains maniérismes, d'une trop volontaire et apparente virtuosité technique, deviendrait un "style". Voici que celui-ci se réalise maintenant grâce à plus de simplicité dans le développement des images, à une sobriété d'expression, à une force de rythme étrangement aiguë (dans la seconde partie surtout) où nous reconnaissons, plusieurs fois, l'affirmation très nette d'une vérité cinématographique qui nous avait enchantés déjà dans certains passages de *Villa Destin*.

Ainsi, dans l'histoire de la danseuse Sibilla qui souffre et se sacrifie pour sauver son enfant, ne reconnaît-on justement, grâce à Marcel L'HERBIER, que l'exaltation de l'éternelle vérité humaine, douloureuse et magnifique, qui s'enchant et souffre de l'amour. Et si l'on estime que tel, l'*El Dorado* ne réalise pas



Interprétation : Eve FRANCIS, Jaque Catelain, Marcelle Pradot
Paulais, Claire Prelia, Edith Réal, Ph. Heriat

néanmoins la formule idéale de l'art cinématographique, on n'a pas pour cela le droit d'en altérer par des critiques la rayonnante beauté. Il faut dire toute l'originalité et l'audace d'une réalisation qui s'égale, en technique, aux plus parfaites productions de l'écran. Il faut dire que ce film réconciliera avec le cinéma la plupart des dégoûtés et lui procurera la sympathie des sceptiques. Il faut dire que la foule sera secouée par la force pathétique du drame, emportée dans son rythme, et que les artistes y découvriront l'expression subtile d'une composition où la sensibilité se substitue enfin à la réalité et qui suggère avec une rare perfection. Car certaines images de ce film, que le metteur en scène a pénétrées de son émotion et animées avec une science extrême des valeurs, évoquent justement, dans leurs caractères divers, Goya, Velasquez et Ribera. Il faut subir l'émotion extrême que provoque l'apparition du grand mur oblique et flou de l'Alhambra, par exemple, du long duquel Sibilla, forme somnambule, va au-devant de son destin; et encore la beauté pure et grande de cette scène où deux amants baignent leur front toujours plus haut dans la lumière, si haut même qu'il semble un moment que c'est leur front qui a raison contre la lumière tant il rayonne; et encore cette mort tragique de Sibilla qui est bien un des plus prodigieux morceaux de photogénie que nous ayons jamais admiré.

Et je ne parle pas de certains détails de technique, de l'intérêt qui s'attache aux déformations plastiques voulues avec une belle audace par Marcel L'HERBIER et qui, réalisées pour la première fois à l'écran, nous font pénétrer la sensibilité vraie des images, et qui accusent singulièrement l'expression de l'image, en substituant l'émotion intérieure à l'émotion extérieure. Et je ne parle pas non plus de la photographie qui est prodigieuse et témoigne d'une virtuosité remarquable.

L'interprétation est d'une homogénéité parfaite. On a vivement acclamé Eve Francis. Sa création du personnage de Sibilla est inoubliable. C'est d'un art qui s'égale en perfection et en puissance à celui des plus grands interprètes de l'écran que nous connaissons. Nous n'avons rien vu de comparable en pathétique à la scène de sa mort où, dépouillant son âme et son cœur avec une simplicité tragique, elle nous fait participer à ses angoisses, à la tourmente de ses souvenirs, à l'afflux de sa tendresse et nous secoue même du rôle de son agonie. On n'est pas allé plus loin dans la vérité photogénique. Eve Francis crée l'atmosphère, instaure le règne d'une vie douloureusement vraie, poignante, intense et rayonnante avec une richesse d'expression inouïe. C'est une très grande artiste.

A ses côtés, on retrouve toute l'intelligente, sensible et sobre qualité expressive de Jaque-Catelin, la grâce pure, émue et simple de Marcelle Pradot, si remarquables tous deux déjà dans *L'Homme du Large*, et on ne saurait oublier avec quel juste sentiment de vérité Mmes Edith Réal, Claire Prelia, MM. Paulais et Philippe Heriat ont composé leurs personnages.

LÉON MOUSSINAC

.....
C'est avec des Œuvres de la valeur d'

EL DORADO

que le Cinéma prouve qu'il est vraiment un

..... ART



ANGLETERRE-AUSTRALIE

Le Merveilleux Raid Aérien accompli en 28 jours
oo par les Frères Ross et Keith Smith oo

Un film documentaire unique au monde



L'Europe à vol d'oiseau - Le champ de bataille d'Annibal - Les caravanes dans le désert - Où Moïse allait à l'école - La dernière des sept merveilles du monde - Memphis, "La mère du monde" - La traversée du désert de Sinaï - La Palestine - La ville Sainte - Le jardin de Gethsemani - Le Mont des Oliviers - La plus ancienne ville du monde - La Mésopotamie Où l'Orient et l'Occident se rencontrent - Babylone - L'emplacement du paradis terrestre - Survolant le plus beau monument du monde - Les pèlerins du fleuve sacré - A deux doigts de la mort - Poulet, le fameux pilote français - Les exploits de Poulet monté sur un avion minuscule - Le temple mystérieux de Boro Boedor - Volcans en action - Mille kilomètres de mers inconnues - Une rencontre inattendue - L'arrivée en Australie : Les Cannibales Australiens, etc... etc...

Ceci n'est qu'un aperçu des remarquables épisodes que contient ce film sensationnel.

Victor Marcel Productions

Louvre 35-49

82, Rue d'Amsterdam

F I È V R E



cinéma

7



POUR L'HUMANITÉ
nous saisira par l'ampleur
de sa mise en scène et par
le talent de sa protagoniste,
Dorothy Philipps.

FILMS D'AUJOURD'HUI

Pour l'humanité.

C'est un film de guerre, une œuvre créée sous l'impression collective laissée par la guerre, et avec le désir de profiter de cette impression pour émouvoir plus fortement les spectateurs. C'est une œuvre conçue dans les mêmes conditions à peu près à la même époque que *La Fleur dans les ruines*. Et à ce titre, entre le film de Griffith et celui d'Allen Hollubar, la comparaison s'impose.

A côté de la composition artistique, concentrée, mesurée, classique presque, de Griffith, le film de Hollubar fait l'effet d'une énorme machine, où le procédé mécanique, la répétition, fourmillent. Quatre enfants d'une même mère tués l'un après l'autre; deux tentatives de viol, des bombardements, des explosions d'obus, des boches bochissimes. Instinctivement on se défend contre les moyens presque matériels, et finalement on se laisse émouvoir, car l'œuvre est sincère, puissante, vivante.

Elle est admirablement jouée par Dorothy Philipps, peut-être un peu femme pour le rôle, au moins au

début; mais, en compensation, qu'elle a acquis de talent et d'autorité! et par Erich von Stroheim qui rend parfaitement, comme à son habitude un rôle de boche odieux.

Je ne puis voir Stroheim dans un de ces rôles sans me rappeler l'histoire des moutardiers, représentant un cochon coiffé d'un casque à pointe, dont un faïencier allemand (ceci se passait avant la guerre) avait si allègrement accepté la commande. On éprouve une sensation presque pénible à voir un acteur d'origine allemande — Autrichienne, si l'on veut — reproduire avec une réalité tellement saisissante ce qu'il y a de plus haïssable chez ses compatriotes. Et puis, lorsqu'on songe à toutes les actrices qui ne veulent jouer que des ingénues, à tous les acteurs qui refusent de figurer les traîtres, à la guimauve vertueuse à laquelle nous condamnons le patriotisme de Hayakawa, on se sent pris d'une estime pour le courage artistique de Stroheim.

La réalisation des épisodes de guerre est excellente, et le parti adopté permet de faire cadrer, au gré

de l'auteur, et selon un équilibre satisfaisant, l'élément décor, documentaire, et l'élément dramatique.

En passant, admirons l'ingéniosité de Hollubar qui, pour mieux assurer la prise de son film dans chacune des grandes nations alliées, l'a placé au Canada, parmi des sujets anglais vivant en Amérique, de langue et de civilisation françaises...

Liliane.

Selon une convention à laquelle nul n'oserait se soustraire, il est admis, au cinéma américain, que la vertu, la candeur, la chasteté ont trouvé leur dernier refuge dans le cœur des *girls* de music-hall (le théâtre est moins optimiste et les pauvres rats d'outre-Atlantique ont été fort malmenés dans plusieurs comédies récentes). La jeune personne qu'incarne Maë Murray n'échappe pas à cette règle :

Lys, et l'un de vous tous pour l'ingénuité...

(En Amérique, elle était même le *Lys d'Or*, le Lys entre les Lys; il y aurait un chapitre à faire sur le Lys

dans l'onomastique théâtrale où, après avoir parlé incidemment de Jeanne d'Arc qui, on le sait, reçut le nom du Lys, on mentionnerait Mlles Deslys, Dherlys. l'armée infinie des Lilianes, *Le Lys de la vie*, *Le Lys brisé*, etc. etc.)

Ceci étant donné, le sujet est à peu près celui du *Détour* — la jeune fille aspirant à une vie pure et correcte qui, s'évadant des milieux douteux où elle a vécu, tombe dans la province, la vertu, le pharisaïsme et s'évade une seconde fois — au profit de l'adorateur fidèle, flegmatique et silencieux qui savait bien que son tour viendrait. Ainsi que l'on s'en doute l'adorateur flegmatique épouse; mais étant donnée la conception américaine du mariage, cela ne paraît pas constituer une différence très importante par rapport à la pièce française.

Le corps de Maë Murray est un délicieux poème; les danses qui nous le révèlent sont gracieuses et chatoyantes. D'aucuns trouveront même qu'elles mangent un peu la comédie, et que c'est celle-ci qui a l'air d'être le hors-d'œuvre. A noter spécialement celle où la jeune femme évolue parmi des ballons colorés; ceci fait sous réserve de l'emploi de la cou-

leur à l'écran, grave question qui mérite d'être traitée spécialement.

Il ne faudrait d'ailleurs pas, Mesdames ou Messieurs, concevoir de fausses idées du fait que Miss Murray apparaît fort décolletée et couverte de perles. Des communiqués officieux tout en admettant que ces perles sont authentiques, déclarent qu'elles ont été offertes par les admirateurs du beau talent de l'actrice; et ils ajoutent qu'elle raccommode des chaussettes, non seulement dans le film mais encore dans la vie réelle; chaque matin Maë Murray apportait au studio son panier à ouvrage, et elle raccommode les bas et les chaussettes des enfants pauvres, pendant que Robert Z. Léonard, qui est son mari et metteur en scène, faisait travailler les autres artistes. Si Fatty avait employé de manière aussi édifiante ses heures de loisir, nous n'aurions pas à déplorer de regrettables incidents.

L'adorable folie.

Ce film ressemble à une coupe de champagne (la comparaison n'est pas hors de saison puisque le principal attrait en est un *souper dansant* fort réussi). Il laisse quand on

le voit une impression vive, charmante, pétillante, qu'on est tout à fait étanné de trouver dissipée quinze jours après. Carmel Nyers est fort jolie mais laisse apparaître parfois un masque hargneux et crochu qui m'inquiéterait si j'étais le jeune Howard (ceci s'applique, bien entendu, au personnage et non pas à l'actrice).

Après la débâcle.

En vérité, quel intérêt présente cette histoire sombre, embrouillée, et un peu sale? Madeleine Traverse est dramatique; pourtant son type plutôt vulgaire s'adaptait mieux à des rôles moins mondains; on se souvient sans doute d'un film remarquable. — M. Pierre Henry, qui sait tout du film américain, s'en rappellera certainement le titre — qui se passait au Canada, sous la neige, au bord d'un fleuve...

La lumière est une belle chose, mais la déverser avec une telle prodigalité uniforme sur toutes les scènes — intérieurs, extérieurs — montre qu'on n'en connaît pas la valeur. Ni plans, ni atmosphères; les personnages finissent par ressembler à d'aveuglantes silhouettes de carton

découpé. L'œuvre est ainsi desservie par la puissance même des moyens d'action...

A quatorze millions de lieues de la terre.

Gunnar Tolnaes a un beau nom; il est beau comme son nom; on se le représente bien, debout à l'arrière du *Long Serpent* et entrant, à la suite de Harald aux blonds cheveux, dans la sanglante mêlée de Hafthir, ou encore, découvreur d'un monde, débarquant avec Snorri Thorbrandson sur les grèves merveilleuses de Furdhurstrandhir. On le voit aussi ramenant dans son hall enfumé quelque blonde princesse du Nord qui, un peu lourde et grave, tendre, fière et timide, s'appuie à son bras, évoquant les beaux couples des légendes Nordiques, Gunnlaug et Helga, Nial et Bergthora...

Il y a quelque chose de tout cela dans ce film, sauf que le *draken* devient un aéroplane qui traverse l'éther, et que les grèves merveilleuses sont celles de la Planète Mars, où habitent des peuples doux et pacifistes, végétariens et anti-alcooliques, et de blondes Gretchen dont l'une retourna avec le héros à son foyer. La photographie est bonne; il y a notamment un orage extrêmement réussi.



Quand l'Amour veut.

Impressionnés et entraînés malgré eux par le genre de vie que comportent les hôtels du faubourg Saint-Germain, où l'emplacement de la piscine n'est point marqué, nos nouveaux riches n'ont pas encore introduit dans nos mœurs le bain-réception; la princesse de P. elle-même, dont l'imposant hôtel Louis XVI comporte cependant une installation hydraulique, n'a pas eu encore l'idée de demander à Erick Satie la musique d'une réception pour laquelle le maillot serait de rigueur. Ses fêtes

aquatiques — ce film en fourmille et nous en reverrons dans *L'Homme merveilleux* — ont donc pour nous le charme de la nouveauté, et Bessie Barriscale aura toujours celui du talent.

Hedda Gabler.

Quand on vient de voir ce film, on se précipite, affolé, pour lire la pièce et se rendre compte de la mesure dans laquelle la riche imagination du cinéaste italien a complété le vieil Ibsen. Et l'étonnement redouble lorsqu'on constate que la plupart des incidents, même de ceux qui étonnent le plus, ont leur source dans Ibsen. Toutefois on se figure que l'auteur eût assisté avec étonnement à la présentation, en disant: « de qui est-ce? »

William Archer, s'élevant contre l'opinion souvent émise par les critiques, que Hedda Gabler est une pièce « internationale » déclare qu'à son avis le personnage de Hedda est international (je ne suis pas de cet avis et y vois une descendante directe de la Gudrun de Laxdala Saga) mais que l'entourage présente un caractère nettement norvégien, et de petite ville norvégienne; le Christiania d'avant l'électricité. Or supposez tout cet entourage conservant les noms scandinaves, mais transposé en Italie (on vous annonce un fjord, vous voyez la falaise de Sorrente); l'impression est déconcertante. Et ceci est accentué par le jeu des acteurs qui chargent, poussent au tragique, au grotesque tout ce qui est indiqué par Ibsen en trains nets, mais mesurés.

Almirante Mancini est incontestablement belle; elle montre des qualités gymnastiques remarquables (sans parler de la solidité étonnante de sa robe) dans la scène du viol et la crise d'hystérie qui la suit; mais si l'on songe que l'héroïne d'Ibsen est peut-être la moins gesticulante qu'on ait vue au théâtre; que même sa physionomie dure et charmante ne bronche pas, son âme ne se trahissant que par l'arrière-sens de ses paroles, on renonce à comprendre l'état d'esprit des cinéastes italiens, le choix du sujet et des interprètes...

La nouvelle adepte.

May Allison est la faunesse exquise des grands bois, des parcs un peu abandonnés, des ruisseaux abondants

de *Dixie*. Son sourire est charmant et son corps, quand on veut bien nous le montrer, reste souple et désirable. Mais, telle les princesses des contes, elle est tombée esclave d'un mauvais génie qui a d'ailleurs des idées, souvent amusantes, mais conformes seulement en partie au génie de son interprète.

Ce scénariste, quel qu'il soit, aime décidément à traiter de manière légère des problèmes graves et troublants. En regardant ce film, je songeais au livre poignant et ironique où Hawthorne évoque ces rêveurs de Brook Farm, qui cherchaient à fonder une Salente, et n'arrivaient pas à laisser à la porte de leur colonie socialiste les passions et les désirs...

Mais après tout il n'est pas toujours indispensable de prendre les choses par leur côté triste. La preuve en est d'ailleurs que le titre primitif du film était: *Les gaietés du Bolchevisme*. La censure a trouvé sans doute que le bolchevisme manquait de gaieté ou peut-être a-t-elle trouvé le titre... je n'ose dire de mauvais goût...

Quoi qu'il en soit le film est assez amusant, mais sans avoir la verve et le mouvement des précédents.



Dans le numéro du 16 septembre, à propos du *Lys de la vie*, on me fait parler du « romantisme d'un symbole ». Mes lecteurs auront d'eux-mêmes rétabli « la sémantique d'un symbole. »

Un peu plus loin, à la fin de l'article sur les *Quatre Diables*, j'ai revu, au *Colisée*, ce film que j'ai trouvé encore plus beau et émouvant qu'à la présentation, il faut lire: sans les hardiesses ou les recherches souvent outrées...

Le début de l'article sur un *reportage sensationnel* dans le numéro du 23 septembre a pu inquiéter mes lecteurs. Ils se rassureront en apprenant que le passage auquel se rapportait la phrase initiale a sauté à la composition.

LIONEL LANDRY.



MAE MURRAY dans une scène de *Liliane (The Gildish Lily)* qui fut son plus grand succès à New-York et que l'on peut voir à Paris maintenant.

CLICHE PARAMOUNT

UNITED
ARTISTS



LE SIGNE DE ZORRO

Tous les films de Douglas Fairbanks comportent un soin de mise en scène, de lumière, de photogénie. Depuis *Une aventure à New-York* jusqu'à *Douglas for ever*, quel feu d'artifice de poésie visuelle et de verve, et quelle ingéniosité sans pédantisme dans l'invention du détail! *Zorro* est né de la même formule. Le style hispano-mexicain y étale ses sympathies primitives et crée une atmosphère d'art dont la force emplit les yeux pour ne pas dire l'âme.

Et cette fois il y a quelque chose de plus. Douglas, que les Français regardent uniquement — et naïvement — comme un gentil acrobate, a souvent prouvé qu'il pouvait sentir, vivre, exprimer. Notamment la mélancolie amoureuse, si prodigieusement schématisée par Chaplin, est un des meilleurs thèmes de son répertoire. *Zorro* est une composition plus poussée. La partie « *mousquetaire* » est éblouissante, mais la partie « *langueur et lassitude* » est admirable. On s'y éprend malgré soi de la nonchalance dans l'observation, de la précision dans l'abandon, que rarement on a su traduire ainsi en blanc et noir. Douglas, en jeune andalou efféminé, drogué, amolli, épuisé, a eu des idées et des mouvements de grand comédien.

LOUIS DELLUC.

cinéma

Mary Pickford et "POLLYANNA"

Bonjour, Mary!

Vous avez une âme d'enfant. Les journalistes bêtes — oui, oui, il y en a — raconteront que vous faites un effort inouï pour représenter les petites filles, et ils diront que vous étudiez devant votre glace la reproduction acharnée de tous ces gestes, de ces moues, de ces regards synthétiques, que vous avez observés dans les jardins pleins de *babies* ou simplement dans les jeux de Mary Pickford II. Eh bien, même s'ils n'ont pas



tout à fait tort, je dirai, moi, que ce n'est pas vrai. Je dis que vous avez une âme d'enfant.

Quand *Molly* a paru, beaucoup de Français ont pleuré. *Because...* Ah! les jolies émotions fraîches et saines, j'allais dire hygiéniques, que vos films ont apporté du pays où l'on a lu Dickens et où l'on sait écrire en cinéma. Après *Molly* c'était *Marie-les-Haillons* et voilà des heures charmantes où le rire, l'attendrissement, la Pitié, chantaient, chantonnaient, murmuraient leur inégalable romance où semblent avoir passé Debussy et Myussorosky, berceurs lyriques et descriptifs des gosses de tous les temps.

Et depuis ces apparitions, chaudes comme un jour de Noël et douces comme un amandier au printemps,



vous avez créé, petite Mary, beaucoup de visages d'enfants que vous avez essayé de situer au Japon, à New-York, à Londres, en Californie, mais qui n'étaient de nulle part, qui étaient l'enfant, qui étaient la franche petite fille délicate et vive.

Comme nous avons couru et ri avec vous dans *Les Bas-Fonds* avec vos



partenaires miniatures. Comme nous avons souffert la douce douleur de *Stella Maris*! Et voici *Pollyanna*.

Pollyanna, Mary, ah! je ne sais plus votre nom, Mary Pollyanna, vous arrivez à Beldingsville, orpheline en deuil, et il pleut. Et la vieille tante ne comprend rien à rien. Heureusement le sens de l'amour mater-



nel s'éveille dans votre cœur et vous aimez la vie puisque vous protégez Jimmie Bean. Que de joies vous essayez de créer, mais le malheur insiste! Il suffit d'être écrasée par une auto pour que les yeux des pauvres niais s'ouvrent tout grands! Et alors c'est le bonheur! Non pas le bonheur d'un dénouement aimable, mais le bonheur radieux que vous représentez, petite Mary Pollyanna, qui êtes l'incarnation fragile et forte du bonheur.

Mary Pickford, vous enseignerez aux petites artistes françaises qu'il ne suffit pas d'avoir les cheveux (blonds) bouclés et éclairés par un projecteur pour représenter une jeune fille pure et sensible.

L. D.



DESSIN DE BÉCAN

CHARLES CHAPLIN

Notre collaborateur Bécan a pu croquer ce profil de Charles Chaplin le soir du 5 octobre, au Trocadéro, au moment où le célèbre comédien — après l'ovation faite au *Kid* par 6.000 spectateurs d'élite — remercie le public parisien de son accueil cordial et de l'aide apportée à la belle œuvre du *Comité Américain des Régions dévastées*, dirigée par Miss Ann Morgan.

Charlot à Paris

Chaplin, très acclamé et peu compris, est venu et parti.

Il a honoré de sa présence le gala du 5 octobre au Trocadéro et a provoqué ainsi une recette de 250.000 fr. au profit des régions dévastées. Il a été ce soir là presque invisible, mais on a beaucoup vu Mlle Cécile Sorel dans son costume de dernier bal de l'Opéra. Elle patronnait Chaplin.

Le tact français est aussi une région dévastée par la guerre.

Heureusement le lendemain Chaplin est allé avec son ami Carpentier à la Cigale. Les figurantes et danseuses ont acclamé le charmant petit spectateur timide et poli. Régine Flory l'a salué. Vilbert a été très bien. La salle, beaucoup moins distinguée que celle du Trocadéro, a fait une ovation.

La plupart des interviews de Chaplin parus depuis son arrivée sont apocryphes. Il n'a voulu voir personne. Son secrétaire s'est à peine montré. Tout au plus le chasseur de l'Hôtel Claridge a-t-il consenti quelques conversations aux grands reporters parisiens. Charles Chaplin, vous êtes très sympathique et Cinéma est enchanté de vous.

Charles Chaplin est un des hommes les plus tristes du monde. Cette nouvelle va faire sourire. N'insistons pas !

Il y a deux ou trois douzaines de jeunes interprètes français qui auraient du voir Chaplin. Mais le moyen ? La Comédie-Française s'en est mêlée. C'est la plus solennelle sociétaire de ce vieux théâtre en ruines qui a chaperonné le plus neuf acteur du monde. Mais ce sont les quelques jeunes interprètes évincés qui lui ont donné leur cœur.

Au travail, Charles 1^{er}.

LOUIS DELLUC.

Amour de Charlot

Tous les critiques, maintenant, de tous les journaux de toute la terre admirent Charlot. Il mérite peut-être un peu mieux que cela.

En Angleterre — août 1914 — je vis un premier film de lui. A trop rire tout entier j'essayais les remarques désobligeantes de mes voisins. Alors j'eusse été stupéfait qu'on trouve en Charlot un génie triste. Un critique — j'ai bien oublié sa signature — de *L'Opinion* n'avait pas encore reconnu l'essence bergsonienne de ce comique. Les stocks de tartes à la crème paivaient les rires en plein visage. Vingt-huit coups de revolver à bout portant déterminaient à peine un malaise qu'à pieds joints un saut dissipait par dessus le piano. Alors Charlot était souvent ivre et toujours grossier. Il n'était pas très honnête, non plus courageux, ni bien adroit. Il était rageur, sournois et sensuel. Comme dans les *Evangelies de l'Enfance*, les compagnons de jeu tombaient morts pour punition d'une légère farce. Le hoquet d'ivresse troublait les méditations sentimentales. L'amour au cœur, un amour de voyou à aussitôt soulever les jupes, et les coups de maillet à la tête réglaient ces suites d'évanouissements. Il y avait pas mal de morts d'hommes et une bouteille de whisky brisée. Il n'y avait pas de pitié, ni d'héroïsme. Il y avait des noyades et des trahisons, de vilains marchés où tout le monde était dupe, des combines manquées la raison du plus fort, des propriétaires de belles femmes trop costauds, des baisers où Charlot abordait knock-out. Il y avait le malheur.

Ce malheur était entièrement ridicule. Tout ratait. On riait. Ce n'était même pas triste, puisque c'était bien fait. Et Charlot était si vulgaire qu'il ne portait pas à l'admiration. Les femmes, je me rappelle, l'avaient en horreur. Je l'aimais comme un vice. C'était une belle époque.

Charlot s'est résigné. Il est moins malheureux et beaucoup plus triste. Comme il ne boit plus guère, il ne peut pas oublier les chagrins qu'on lui a fait. Sans alcool, il est à la merci des pires affaires de cœur. Presque honnête, dévoué et amoureux, il emploie maintenant le maillet et la brique à se frayer une vie sentimentale, et ces instruments grossiers servent

mal une passion presque spéculative. Mais il a appris à lever des regards si douloureux que les cœurs des belles filles chavirent comme des barques trop chargées. Les femmes et lui se

raille dans l'escalier. Trois fausses pistes convergent sous une table, ce qui fait trois syncopes. Sauf lui, tout le monde se trompe de porte, de poche et d'adversaire. Les policemen se



prennent réciproquement au dépourvu. Alors il est naïf et même naïs, chaque fois un peu davantage. N'ayant six ans fréquenté que les bars mal famés et les pâtisseries interlopes, sa séduction est maintenant d'un vierge. Il n'est pas même coupable d'amour inspiré. Tout se passe par hasard. Mais s'il s'agit de tirer au flanc ou de diner à l'œil, aussitôt il retrouve tous ses moyens, devient transparent et invisible, se dédouble, se montre pile sur son côté face, sourit et s'évanouit. La poursuite dé-

prennent en écharpe sur le palier. Sauvé par ruse, le visage de Charlot s'offre une somptueuse mélancolie qui est le luxe d'une sécurité conquise. La trêve après les batailles sert à souffrir au cœur. Une gravité distraite et désolée tombe comme le soir. Iris. Fin.

Votre peuple, beau roi, n'est pas de critiques qui vous admirent. Nous sommes, prince pitoyable d'un conte en celluloïd, trois cents millions qui aimons votre cœur en nage des exigences de la passion.

JEAN EPSTEIN.

Les Présentations

La petite Fadette.

Un ravissant film qui pourrait être dit modeste tant il y manque de ces recherches fréquentes qui ne sont pas toujours des trouvailles. Pas de clous, ni de vedettes ; la lumière même n'y éblouit point, et c'est la vie même, dans un village du Berri, de Fadette, chez une pseudo-sorcière, puis seule et toujours aimée des deux jumeaux voisins, la vie d'espoir ou de douleur de ces jeunes gens dans une rustique atmosphère. Les scènes émouvantes abondent et l'on ne voit pas qu'elles furent voulues telles. Et les interprètes — hommes, femmes, enfants, paysages, objets — forment un ensemble de quoi aucun ni rien n'émerge et voilà pourquoi le film inspiré par le roman de George Sand à M. Raphaël Adam est excellent.

LUCIEN WAHL.

Pour une nuit d'amour.

Le vigoureux metteur en scène russe Protazonoff qui a prouvé sa maîtrise dans *Le sens de la mort* devrait se débarrasser une fois pour toutes du style « vieux cinéma russe » qui a tous les désagréments du mauvais cinéma italien. Il éviterait ainsi des longueurs, des lourdeurs, des naïvetés qui accablent son art par ailleurs direct et saisissant.

C'est un bon mélodrame rapide et net. La préface est inutile, mais qu'elle est jolie ! interprétation remarquable avec Van Daële, halluciné, gauche, vaincu, ému ; avec Blanche Ross, au front lourd, au masque désenchanté, aux violences lasses, avec Hiéronimus avantageux et mesuré, avec Christiane Delval, fillette déjà femme, sûre de son métier et forte d'une sorte de maîtrise qui mérite des rôles.

La Charrette fantôme.

Nous serons bientôt très sévères pour les films suédois. Ils se sont imposés par un tel mépris de la médiocrité, par une telle délicatesse dans l'ampleur et dans la force qu'ils se sont mis hors la loi du cinéma ordinaire. Dès les premières images de chaque film on se sent en présence d'une ambition supérieure de travail et d'intelligence. Et jamais leur prodigieuse ingéniosité de moyens ne semble destinée à épater le voisin. En cela vraiment les cinéastes français, américains et italiens — trop épris d'attractions — ne sont que des enfants auprès de ces artistes.

La *Charrette fantôme* mêle deux

manières représentées jusqu'ici, l'une par Mauritz Stiller, l'autre par Victor Sjöström, c'est-à-dire en somme par *Le Trésor d'Arne* et par *Les Proscrits* ; *La Charrette*, due à Sjöström réunit les deux tendances en un rythme vigoureux. La sombre poésie de la mort se déploie sur un thème hardi et saisissant. Les visions du mystérieux équipage, impalpable, cahotant, ombre d'une ombre, sont admirables. La rue, la mer, le cimetière nous ont particulièrement frappés. Et les désincarnations des morts dépassent le reste. Quelle science et quel art !

Sjöström a tiré de lui-même une intensité rare et ses partenaires le suivent strictement dans ce poème d'envergure. Voilà une œuvre. Et voilà que quelques personnes commencent à croire que le cinéma est un art.

L'Infante à la Rose.

Le joli roman de Gabriel Revala provoqué un film aimable et calme qui plaira. Le dessin du scénario manque un peu de vigueur etcertaines scènes auraient gagné à être plus poussées dramatiquement. Du moins avon-nous la joie de voir tout à notre aise, les lignes pures et vives des villes andalouses : Grenade et surtout Séville, dont les rues, les églises, les jardins, la lumière nous ont enchantés comme si nous y étions. La plus belle page cinématographique est celle de la ganaderia avec ses chevauchées brillantes sur l'écran d'une plaine sans fin.

Mlle Dorziat est noble et fine. Mlle Legeay a de la sensibilité. M. Georges Lannes a fait de grands progrès.

Et il y a un petit taureau badin comme une ingénue comique.

L'Ombre déchirée.

C'est le Léon Poirier de *Narayana* avec un sens remarquable de la matière photogénique et pas assez de netteté parfois dans le développement dramatique. J'ai trouvé dans ce film de grandes joies picturales. Il y a des paysages artistes. Il y a surtout des intérieurs animés. C'est rare. La première partie est une des plus belles choses cinématographiques qu'on ait faites en France. La suite a moins d'ampleur, et nous le regrettons.

Suzanne Desprès est magnifique. Mlle Myrta a une grâce presque amère et une harmonie de ton dont nous espérons beaucoup. Roger Karl est de premier ordre, et je suppose que cette difficile création va lui donner le rang qu'il mérite depuis *L'Homme du Large*. Il est tout intelligence et humanité.

LOUIS DELLUC.

DERRIÈRE L'ÉCRAN

FRANCE

Charlie Chaplin était au Claridge Hôtel, Champs-Élysées. Il n'a vu que ses amis. Il a raison.

Douglas Fairbanks, Mary Pickford et leur famille sont installés à l'hôtel Crillon, résidence préférée de M. Lloyd George et du général Pershing. Ils comptent demeurer longtemps en France et tourner un ou plusieurs films. Peut-être *La Dame de Montsoreau*.

Nous reverrons au Gaumont-Palace les grandes mises en scène et ballets, illustrant les grands films, avec musique de Jean Nougues.

André Nox, le vigoureux créateur du *Sens de la Mort*, vient de signer avec la Société Ermolieff, pour un nouveau film de M. Tourjansky : *Le Prélude de Chopin*, dont il interprétera le principal rôle.

Notre confrère Paul de La Borie a terminé un drame cinématographique qui sera filmé par J. de Baroncelli.

René Navarre va mettre en scène à Nice pour le compte de la Société des ciné-romans : *Il était deux petits enfants*, de Gaston Leroux. Les interprètes seront Madeleine Aile, Casella et bien d'autres noms.

Vanni Marcoux, qui fut le *Mefistofele* de Boïto, serait Faust dans *Don Juan de Manara*, de Marcel L'Herbier.

Léon Poirier est à Cherbourg pour tourner le prologue de son nouveau film *Paris*.

Jean Kemm vient de terminer *La Hantise*, avec Geneviève Félix et Gaston Jacquet.

M. Feuillade commence un nouveau cinéroman intitulé *Parisette*. Les extérieurs de ce film seront tournés au Portugal. L'interprétation comprend sa troupe habituelle, Biscot en tête.

Pierre Colombier écrit le scénario de son troisième film.

Robert Saisdreau va tourner une série de comédies.

Le monde cinématographique aura son annuaire, *Le Tout Cinéma*. Ce sont les Publications Filma, 3, boulevard des Capucines, Paris, 2^e, qui l'éditent sous la direction de MM. A. Millo et H. Rainaldy.

Cinégraphistes, artistes, éditeurs, loueurs, directeurs de salles, industriels et fournisseurs en tous pays vous n'avez plus qu'à jusqu'au 20 octobre pour vous y faire inscrire gratuitement. Hâtez-vous donc d'envoyer votre nom et votre adresse aux éditeurs.

Jeudi dernier, 6 octobre, a eu lieu l'ouverture de la nouvelle et somptueuse salle Louxor que M. Henry Silberberg a fait édifier au coin du boulevard Magenta et du boulevard de la Chapelle.

La salle Louxor entièrement construite en ciment armé, a été artistiquement décorée, dans le style égyptien, par M. Amédée Tiberti, qui s'est heureusement inspiré des antiquités du musée du Louvre.

Fort bien choisi, le premier programme a été applaudi par une brillante assistance, parmi laquelle nous avons reconnu les principales personnalités de l'art et de l'industrie cinématographique qui avaient tenu à honorer de leur présence l'inauguration de cette nouvelle salle.

Un superbe orgue électrique Abbey est joint au bon orchestre de M. Rémond, dont les adaptations musicales méritent d'être applaudies.

Pendant l'entr'acte, nous avons visité la cabine de projection qui est une des plus belles de Paris et dont la projection est impeccable.

Les 1.300 places de Louxor vont être accessibles au public parisien tous les jours, matinée et soirée.

Vu le luxe, le confort, les beaux programmes et la bonne musique, nous ne doutons pas qu'avant peu la salle Louxor ne soit une des salles préférées de tous les amateurs de beaux programmes cinématographiques.

E. E. Violet vient de terminer son film *La Ruse*, dont les intérieurs sont dus à Donatien, qui interprète également dans ce film le rôle principal.

Dans notre numéro du 9 septembre, nous signalions déjà la reprise du genre « dessins animés », par la préparation des « Voyages de Gulliver ». Cet art va être rehaussé encore par l'apparition très prochaine d'un nouveau film signé : *Lortac*.



VANNI MARCOUX

L'admirable tragédien lyrique de *Lorenzaccio*, de *Pelleas*, des *Joyaux de la Madone*, de la *Tosca* vient au cinéma après beaucoup d'hésitations et créera un grand rôle dans le *Don Juan de Manara* de Marcel L'Herbier.

MM. Ehrenhold et Peyrot, ce dernier, chef de tournée, conférencier du « Cinéma à la campagne » en Alsace, viennent d'avoir l'excellente idée de s'adresser à cet artiste apprécié et l'ont chargé d'adapter pour l'écran les célèbres albums de caricatures de l'humoriste bien connu R. Toepffer.

L'Histoire de M. Vieux-Bois, cette charge savoureuse, commencera la série ; ce film tout empreint de fine satire et de gaieté, sera offert au public pour les fêtes de l'An.

Ne serait-ce pas là l'aurore d'une réforme dans notre production cinématographique si décriée ?

Pour tout complément d'information au sujet de ce film, s'adresser à M. Peyrot Schlumberger, 4, rue du Jura, Mulhouse.

AMÉRIQUE

Dans le numéro de septembre du *Classic*, notre distingué confrère F. J. Smith, a, suivant une tradition déjà ancienne, désigné les meilleurs films de l'année écoulée.

Avec une certaine partialité pour les œuvres allemandes, il compose ainsi sa première liste :

1. *Passion* (le film allemand sur la Du Barry, interprété par Pola Negri).

2. *Descendant vers l'Est* (un très beau film de Griffith, que nous verrons bientôt en France, il faut l'espérer).

3. *Le gosse*.

4. *Le Cabinet du docteur Cagliari* (F. J. Smith se demande s'il ne devrait pas donner la première place à ce film si original).

5. *Déception* (encore un film allemand sur Henry VIII et Anne Boleyn, interprété par Enil Iannings et Henny Porter).

6. *Tommy le sentimental* (un film charmant de J. S. Robertson, d'après le roman de Sir James Barrie, dont nous avons déjà parlé à nos lecteurs).

7. *Le golem* (nouveau film allemand, étrange et impressionnant, dont il est question d'autre part).

8. *Carmen* (interprété par Pola Negri).

9. *L'homme au canif* (un film délicat, un peu tenu peut-être, de King Vidor, qui n'a pas eu de succès en Amérique).

10. *Les quatre chevaux de l'Apocalypse* (d'après le roman de Vicente Blasco Ibanez), par Rex Ingram.

La deuxième liste comprend le film sans sous-titres de Joseph de Grasse (interprété par Charles Ray) dont nous avons déjà parlé. *La Marque de Zorro*. *La Reine de Saba*. *Le dernier des Mohicans* et *Sans bénéfice de Clergie*.

Au cours des années précédentes, notre confrère avait inclus dans ses listes plusieurs films qui ont été passés en France, soit pour les saisons : 1917-1918. *Révélation*. *La Délaisnée*. *Stella Maris*. *Une vie de chien*.

1918-1919. *Le Lys brisé*. *Charlot soldat*. *Pour l'humanité*. *Papa Longues-Jambes*. *Les yeux morts*.

1919-1920. *Polyanna*. *La Danse de la mort*.

On constate ainsi combien des films réellement bons qui sont produits aux Etats-Unis restent en route, et, inversement, de quelle pacotille faite pour l'exportation nous sommes encombrés.

Voici, sommairement, comment notre confrère F. J. Smith apprécie l'œuvre des maisons d'édition américaine pendant la saison écoulée. Il est d'ailleurs sévère et attribue à la médiocrité d'une production où la fadeur conventionnelle est de règle le succès des films allemands.

Famous-Players-Lasky.

Caractérisée par l'ascendance des directeurs, la subordination des acteurs. Les productions les plus rémunératrices ont été celles de Cecil B. de Mille, les plus artistiques, celles de John S. Robertson.

Fox.

A montré Betty Blythe dans la *Reine de Saba*. Tom Mix et William Russell poursuivent des succès à bon marché. Pearl White n'a pas réussi en dehors des films à épisodes.

Pathé.

Se consacre aux films à épisodes, que notre confrère déclare « au-dessus de ses forces ». A cependant produit *Sans bénéfice de Clergie*, dont nous parlons d'autre part.

Robertson Cole.

Beaucoup d'étoiles pour rien. Pauline Frederick décline; Hayakawa, gêné par des œuvres médiocres, ne donne point ce qu'il devrait. Le *Kismet*, de Louis Gasnier est manqué.

Goldwyn.

Du bon et du mauvais. Rien de bien saillant.

Realart.

Justine Johnstone, Bébé Daniels et Wanda Hawley n'ont pas donné ce qu'on en attendait en tant qu'étoiles. May Mac Avoy, dans un très médiocre film intitulé *Scandale privé*, n'a pas retrouvé le succès obtenu dans *Tommy le sentimental*.

Universal.

Le talent de Priscilla Dean est gâché dans des films médiocres. Erich von Stroheim n'a pas encore achevé un grand film en cours. Frank Mayo, Eva Novak, Harry Carey, Gladys Walton, Edith Roberts sont employés à fabriquer des mélodrames économiques.

United.

Mary Pickford et Douglas: inutile d'en parler.

Selznick.

Productions honorables et sans intérêt où paraissent Elaine Hammerstein, Eugène O'Brien, Owen Moore et Conway Tearle.

Metro.

Bert Lyttel est l'acteur le plus populaire de la firme, avec Viola Dana. Aucune production remarquable.

First national.

Si Norma et Constance Talmadge n'étaient pas aussi populaires, les films médiocres où on les produit auraient ruiné leurs carrières. Le

film sans sous-titres de Joseph de Grasse, interprété par Charles Ray, dont nous avons déjà parlé, est une œuvre réussie. Hope Hampton, la belle et froide Katherine Macdonald n'ont pas obtenu de succès marqué.

Vitagraph.

La beauté frappante, la chaleur de Corinne Griffith sont des éléments de succès; mais le caractère mélodramatique des films qu'on lui confie empêche de juger de son talent. Tony Moreno, Alice Joyce et Alice Calham suivent leur chemin. Il y a des gens que Larry Semon amuse.

L. L.

SPECTACLES**Peg de mon cœur (Vaudeville).**

Avons-nous vieilli ou bien les acteurs d'après-guerre sont-ils aussi ingénus que leur public de nouveaux riches? Le fait est que dans Peg on joue à l'anglomanie — ton, robes, smokings, accessoires — et cela n'arrange pas les choses. L'ensemble est d'ailleurs gentil. Germaine Risse a moins de talent que Mary Pickford (mais elle ne le sait pas). Stephen est sympathique. Puylagarde s'ennuie. Marcelle Lender travaille dans le genre Théâtre Français, et la musique de Christiné aurait beaucoup plu.

Le Cocu magnifique (L'Œuvre).

Moins cocu que magnifique. Le premier acte est presque trop bien. Le troisième nous étrangle. C'est une œuvre.

Nous avons revu avec joie Regina Camier, sa robe, son sein, son sourire et sa mesure charmante, et Lugné-Poë, parodique et sentimental, aigu dans son énormité.

La Revue du Bouif (Moulin Bleu).

De bons mots, de bons couplets, mais pourquoi si peu de bonnes scènes? Jean Devalde est beau garçon. Il pourrait en être moins sûr et ne pas faire d'imitations. Geo Flandre est animé. Lénars a tout du Bouif et du bon Bouif. La menue Yo Maurel décidera bien des gens à revenir au Moulin Bleu.

Tu peux y aller (La Cigale).

La Fouchardière a signé la revue. Il eut mieux fait de l'écrire. Nous avons failli avoir une bonne revue. Ah quel dommage! Regine Flory,

sur cette même scène, connu le triomphe en 1913. Vilbert ample, précis, brillant, étale sa verve latine dans quelques scènes trop peu développées. Il y a des girls charmantes. Et Charlot était dans la salle.

L. D.

La Dolorès, si elle a moins de caractère que les *Jardins de Murcie*, n'en plaira pas moins par les mêmes attraits: couleur, violence, simplicité, naïveté. Mais un mélodrame de cette formule ne peut charmer que par la mise en scène, émouvoir que par les acteurs.

Gabrio, Charlotte Clasis sont justes. Marcel Vallée dépense un comique qualifié, une bouffonnerie choisie dont la malignité contente aussi l'esprit.

A Mary Marquet, on reproche une tentative, où je vois moins de présumption que de joli courage. On ne se dérobe point à l'incomparable éclat que sa personne pose sur la scène et au-delà; et, si ses moyens trop superbes ne lui ont pas permis d'être la Dolorès du 3^e acte: faisceau de nerfs grinçants, corps qui titube, voix qui bégaye — ô Réjane! — du moins elle toujours été pleine d'adresse et, à certaines scènes du 2, de qualités supérieures dans l'orgueil et la coquetterie autoritaire.

Pierre Blanchar et Charles Boyer sont exceptionnels. Le séminariste du premier conserve tous les défauts du Chatterton de son concours: manque de naturel et « accens » de ténor. Mais au 2^e, puis au 3^e acte, voici que le jeune homme s'est soudain emporté, déchainé dans une véhémence sincère, sans une recherche d'effet, où les gestes maladroits de la douleur lui sont venus au corps et ses cris dissonnants à la voix, une violence qui a saisi d'émoi la salle, violence rare, qui est le beau désordre du théâtre et qui sera sans doute le grand talent de Pierre Blanchar.

Oserai-je dire que je juge Charles Boyer comme le seul jeune comédien actuel. Je n'ai pas aimé certaines de ses créations applaudies, trop aisées. Mais, hier, dans son Hirata, aujourd'hui dans son Melchior, je crois discerner les éléments d'une manière qui deviendra illustre. Il parle vrai, sans un répit, son jeu émet, par l'intonation, le regard, le geste, l'attitude, une multiplicité d'intentions admirable. Le résultat, loin d'être schématique, est d'une abondance qui touche aussi le cœur, Et louons-en l'intelligence, admirons-y un art moderne, à la fois archaïque et contourné, un art qui inspirera.

RAYMOND PAYELLE.

C · H · A · R · L · O · T

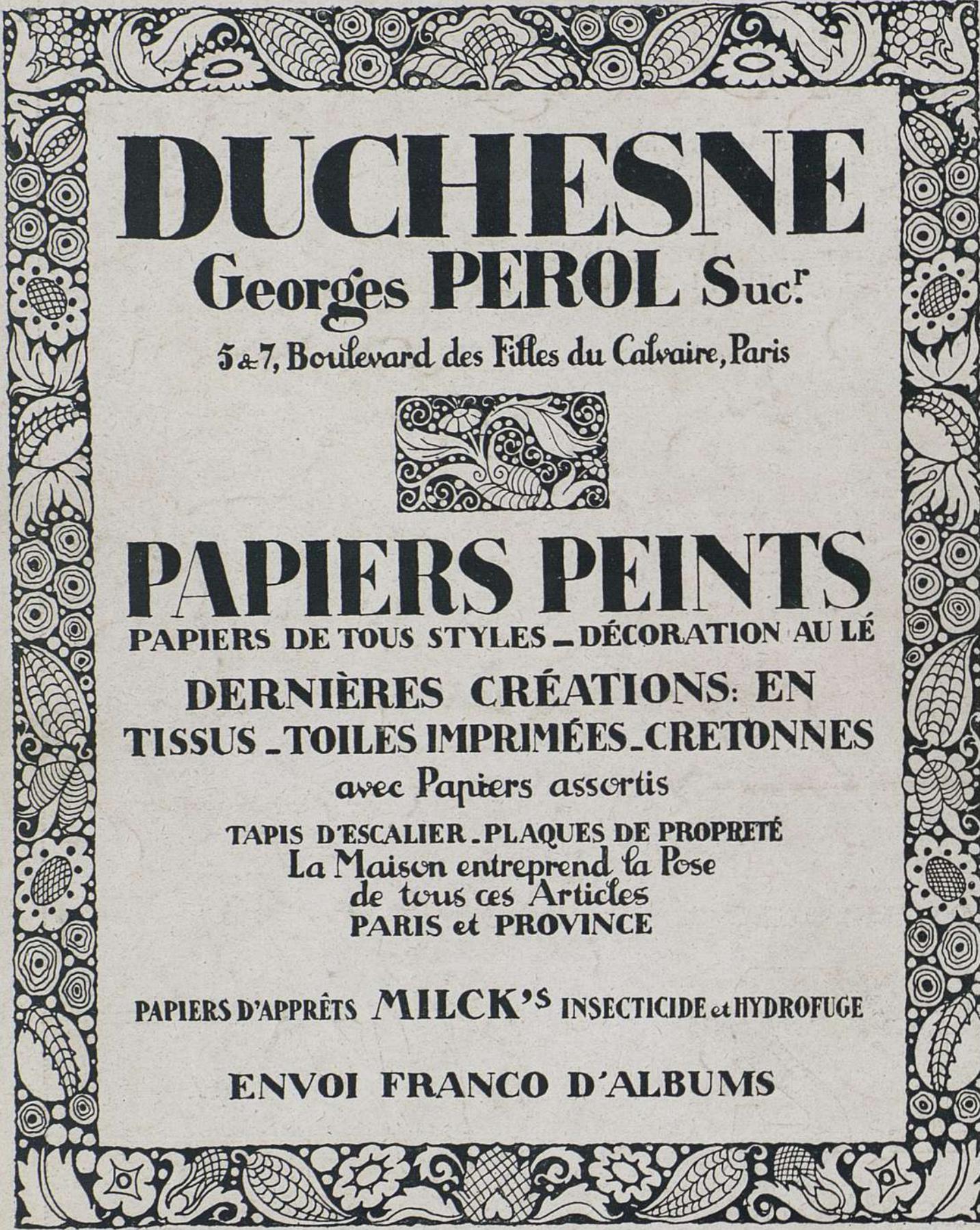
Le premier volume sur Charles Chaplin. Le plus varié, le plus amusant, le mieux illustré, le plus complet, toute une vie, tout un roman. M. de Brunoff, éditeur, 32, rue Louis le Grand.

douzième

12

= édition =





DUCHESNE

Georges PEROL Suc^r

5 & 7, Boulevard des Filles du Calvaire, Paris



PAPIERS PEINTS

PAPIERS DE TOUS STYLES - DÉCORATION AU LÉ

DERNIÈRES CRÉATIONS: EN
TISSUS - TOILES IMPRIMÉES - CRETONNES

avec Papiers assortis

TAPIS D'ESCALIER - PLAQUES DE PROPRIÉTÉ

La Maison entreprend la Pose
de tous ces Articles
PARIS et PROVINCE

PAPIERS D'APPRÊTS MILCK'S INSECTICIDE et HYDROFUGE

ENVOI FRANCO D'ALBUMS

Demander le Catalogue C.